

Mohammed Dib et le paradigme de l'instabilité dans le roman *Habel*
/ Donia MAROUB

Mohammed Dib et le paradigme de l'instabilité dans le roman *Habel*
Mohammed Dib and the paradigm of instability in *Habel*

Donia MAROUB

Laboratoire de recherches : Études Maghrébines, Francophones, Comparées et
Médiation Culturelle.

Université de Manouba (Tunisie), donia.madani@gmail.com

Date de soumission	Date d'acceptation	Date de publication
15 / 11 / 2025	05 / 12 / 2025	15 / 12 / 2025

Résumé

Notre recherche nous a permis de mettre en relief la manière dont Mohammed Dib construit une poétique de l'instabilité dans le roman *Habel*. Nous avons cherché à montrer comment ce récit traduit le vacillement du monde et du sujet face à la violence, à l'exil et à la fragmentation du sens. Nous avons remarqué que cette instabilité, inscrite dans la complexité du monde, constitue un dynamisme vital et existentiel. Nous avons montré qu'elle structure le récit, la syntaxe et les figures narratives, transformant le désordre en moteur de création, favorisant une quête existentielle et spirituelle et offrant au personnage et au lecteur une expérience renouvelée du sens et de la conscience humaine.

Mots clés : Instabilité ; Complexité ; Vacillement ; Entre-deux ; Quête, Sens, Création, Désordre, Narration, Exil.

Abstract

Our research has highlighted how Mohammed Dib constructs a poetics of instability in the novel *Habel*. We sought to show how this narrative conveys the wavering of the world and of the subject in the face of violence, exile, and the fragmentation of meaning. We observed that this instability, embedded in the complexity of the world, constitutes a vital and existential dynamism. We demonstrated that it structures the narrative, syntax, and narrative figures,

transforming disorder into a driving force for creation fostering an existential and spiritual quest and offering both the character and the reader a renewed experience of meaning and human consciousness

Keywords: Instability; Complexity; Wavering; In-between; Creation, Quest; Meaning, Disorder; Narrative; Exile.

1. Introduction

Dans un monde marqué par la violence, la perte de repères et la fragmentation du sens, l'écriture devient le lieu d'une interrogation essentielle : comment dire l'instable, comment rendre compte d'un réel qui échappe à toute maîtrise ? L'œuvre de Mohammed Dib, et plus particulièrement son roman *Habel*, s'inscrit pleinement dans cette quête. Dans ce récit, l'écrivain algérien explore les zones de fracture du monde contemporain tout en révélant la précarité de l'être face à ce vacillement universel. C'est à partir de cette interrogation que nous souhaitons aborder *Habel*, non pas seulement comme un récit du désordre, mais comme un espace où s'invente une nouvelle manière de percevoir et de dire le monde. Cette perspective s'inscrit dans la lignée des réflexions sur l'incertitude et le mouvement en littérature développées par Gilles Deleuze dans son ouvrage (*Différence et répétition*¹, 1968). Pour ce philosophe, l'instabilité est une condition constitutive d'une réalité, jamais figée mais toujours en mouvement. Elle constitue le fondement d'une expérience créatrice, où le vacillement devient un moteur de pensée et d'écriture. L'écriture dibienne s'inscrit dans cette perspective où l'instabilité du monde et de l'être devient un moteur de création et d'exploration du sens.

L'univers dibien ne repose pas sur la fixité ou la clôture, mais sur le mouvement, la tension et l'errance. L'instabilité y devient à la fois matière et moteur de l'écriture : elle nourrit le registre thématique, bouleverse les structures narratives et ouvre un espace où se redéploie sans cesse la conscience. Mais cette instabilité du monde ne se réduit pas à une simple expérience du chaos : elle engendre une incertitude existentielle, un trouble intérieur qui renvoie à la condition humaine elle-même et à la complexité du monde comme la définit Edgar Morin² dans son ouvrage *La Méthode*.

Nous pensons que cette double expérience — celle du monde instable et du sujet incertain — constitue chez Dib le cœur d'une poétique du vacillement, où le désordre devient principe de création et de sens. Ainsi, dans *Habel*, le désordre apparent du réel, la discontinuité du langage et la fragmentation du sujet ne traduisent pas seulement une crise, mais participent d'un projet de recomposition. L'œuvre de Dib interroge ce vacillement du monde comme une

possibilité de renaissance, une manière d'accéder à une connaissance autre, ouverte et mouvante. Nous nous attacherons à montrer que l'instabilité, loin d'être une simple thématique, constitue chez Dib une véritable poétique du vacillement, où l'incertitude devient l'expérience fondatrice de l'être et la condition même de toute création.

2. Un monde instable

2.1. Au bord du chaos

L'entreprise poétique de Mohammed Dib convoque une esthétique de l'entre-deux qui déjoue les codes et contrevient aux normes et aux conventions. En empruntant des chemins tortueux, l'écrivain algérien donne à l'étrangeté et à un « monde vidé de toute substance » (Habel p. 22) une structure hétérogène. Le souffle agité de ce monde douteux résonne dans le titre du roman *Habel*, ce nom qui signifie en français fou et qui s'affirme comme l'expression de toutes les incertitudes et de tous les bouleversements. Cette turbulence se manifeste dans la thématique et le texte. « Ce qui commençait n'avait pas de nom en fait. C'était ce qui n'a jamais de nom, ce qui défie les prévisions, déjoue les calculs. » (H, p. 46.) Dès l'incipit du roman, le narrateur nous introduit dans l'univers de Habel, personnage qui entraîne le lecteur dans un monde extérieur « vidé de toute substance. Une ville, un monde, des passants, incertains. Un ciel, une blquette sans chaleur. Des immeubles, une agitation, un jour, menaçant ruine. » (H, p. 22). Ce monde sans repères, voué à la désagrégation, traduit la perte du sens et la faillite des valeurs humaines. En cela, Dib rejoint l'héritage de l'absurde tel que l'a défini Albert Camus : un monde où l'homme découvre que le sens de la vie était la « plus pressante des questions »³. Chez Dib, comme chez Camus, cette révélation du non-sens fonde une poétique de l'effondrement. Mais là où l'absurde camusien s'inscrit dans la confrontation entre le désir d'unité et le silence du monde, Dib radicalise l'expérience : son univers est déjà disloqué, contaminé par un chaos qui débouche sur le vide. Charles Bonn montre que l'ambiguïté du roman *Habel* et la perte du sens qu'elle génère est intrinsèquement liée à la question de la migration :

Qu'importe que le sens soit mutilation, perte ? Le sacrifice seul donne ce sens déceptif qui échappera toujours à la vérité barricadée du Frère. Donné dans les trois lieux ultimes de la limite (...) le sens est cette perte qui ne peut vous reconnaître que dans ce triple non-lieu. Mais il ne peut y avoir de reconnaissance que dans cette absence du sens comme du lieu⁴.

L'ambiguïté est au cœur du récit. Tout baigne dans l'indétermination et l'insaisissable. « Rien. De tous les côtés, le même vide, le même noir. » (H. p. 197) Cette vision lugubre d'un

monde qui donne à voir et à entendre la violence d'un réel agressif et macabre revient en leitmotiv dans notre récit : « Il entendit le hurlement des pneus déchirer l'air. Il se retourna. Il vit l'auto qui continuait à dérapier, roues bloquées, exhibant ses crocs de nickel dans un rictus impudent. » (H, p39) L'agitation s'affirme dans une lexicologie de l'excès. Les verbes « déchirer », « dérapier », « bloquer » ainsi que l'adjectif « impudent » témoignent de l'effondrement spectaculaire des limites éthiques. La prédominance du champ lexical de la violence est frappante dans cet extrait. La personnification introduite par le substantif « hurlement » et le verbe « déchirer » nous renvoie en écho la tension que propage l'espace extérieur et qui n'est pas sans effets sur le ressenti du personnage. Cette même violence parcourt inlassablement son chemin tout au long du récit. « Habel considérait l'homme et son bras sans bouger. Il lisait l'envie peinte sur sa figure, l'impossible envie : faire redémarrer la machine, lui passer dessus pour de bon, le laminer et recommencer. » (H, p. 40) La colère et la haine mêlées à l'agressivité précipitent l'être et le monde dans une animalité primitive : « *Des cannibales, c'est ce que nous sommes, toi et moi ?* » dit Habel (H, p. 103). Il n'existe donc plus de frontière nette entre la nature humaine et celle animale. Cette déchéance ne fait que creuser la souffrance de l'homme dibien tout en accentuant sa solitude effroyable. L'ampleur de la décadence morale crée un état de profonde étrangeté. Habel observe « le peuple d'âmes égarées qui poursuit son impossible avance le long de l'énorme avenue, lisant l'incurable tristesse de son reniement. » (H, p. 32) Le personnage évolue dans un univers régi par la violence, le matérialisme et le désordre social, où le sens fait défaut, où l'équilibre semble illusoire et où la paix est synonyme d'idéal inaccessible.

2.2.L'entre-deux

La crise du monde nous renvoie à l'exil de Habel. Contraint de quitter son pays, il porte en lui une blessure qui ne cicatrise pas. Il est condamné à vivre dans une sorte de lieu indéfini, un intervalle vide qui génère une solitude implacable, une violence insupportable et une angoisse déconcertante. Loin de ses racines, il se perd de plus en plus dans un vide énigmatique. Son parcours est parsemé de signes incompréhensibles, son itinéraire est marqué par un vide insondable « [...] seulement ce vide, cette hostilité. » (H, p 155.) Le personnage ne cache pas sa crise : « J'ai émigré, mais vous-ai-je quitté, Frère, ou quitté notre maison et ceux qui en seront toujours l'âme ? » (H, p. 154).

L'exil devient alors métaphore d'un déracinement ontologique : l'homme dibien est un étranger piégé dans un monde douteux. Chaque interaction, chaque lieu, chaque événement résonne comme un miroir du chaos, accentuant son inconfort et son écartèlement entre pays d'origine et pays d'accueil, entre besoin de stabilité et réalité dérangeante. L'atmosphère

inquiétante du récit gagne en intensité. Ce récit éclaté se déploie ainsi sur la ligne de fracture entre appartenance et errance, identité et dissolution. Ainsi, l'être se construit et évolue dans la tension entre deux pôles opposés. L'instabilité ne vit que par la stabilité dont elle naît. Elle s'en nourrit, s'en déploie et s'en défait, transformant ce qui semblait figé en mouvement et tension, faisant de l'opposition et de la négation son souffle et sa raison d'être. Dans le texte dibien, cette dialectique prend une dimension existentielle qui traduit la tension entre le besoin d'enracinement et l'appel du déracinement, entre l'ici et l'ailleurs, le rêve et la réalité, la mémoire et l'oubli, la vie et la mort. Le personnage dibien est figé dans un cet entre-deux, dans cet isthme où tout est suspendu. « Je reviens à ce carrefour, je rôde, soir après soir. Rien n'arrive, rien ne se passe. » (H. p. 59.) Cette citation illustre parfaitement cet état d'instabilité existentielle et narrative. Le carrefour est un espace liminal qui symbolise la bifurcation, l'incertitude, l'attente et la tension entre deux forces contraires. Il incarne la fragilité de la condition humaine vacillant entre mouvement et stagnation, instabilité active et stabilité passive. Cette dynamique revient à maintes reprises dans notre récit où le temps est suspendu dans un présent permanent et chaotique. « ni passé, ni futur, il semble qu'on n'y puisse parcourir qu'un présent inépuisable, connaître qu'une frénésie, une hostilité réitérées. » (H. p. 75.) Le présent inépuisable et les frénésies répétées de l'homme dibien nous renvoient la pensée de Nietzsche et à sa doctrine de l'Éternel retour du même⁵, selon laquelle l'existence confronte l'être à la permanence et au changement. Le monde n'est rien d'autre qu'« une mer de forces en tempête et en flux perpétuel, éternellement en train de changer, éternellement en train de refluer, avec de gigantesques années au retour régulier». Ici encore, l'instabilité s'inscrit dans la répétition et la frénésie, tandis que la stabilité est incarnée par une impuissance qui confine le sujet dans un cycle immuable. L'instabilité qui structure l'univers diégétique ne s'exprime pas seulement dans les situations vécues par le narrateur ; elle infiltre également l'écriture elle-même, qui en devient l'écho formel.

La dimension poétique du texte semble indissociable de ce tourbillon que le récit met en mouvement et en rythme. L'écriture est confrontée à un chaos-monde qui déstabilise le système esthétique et langagier. L'instabilité ne s'énonce pas seulement par le contenu, mais par la forme même du discours qui met en scène une syntaxe fracturée où chaque phrase semble chercher son centre perdu. Dib soumet son texte à de profondes distorsions. Il ne cesse de mettre la langue en déséquilibre, de la faire trouer. Les lignes de fuite se multiplient. « - ne vous ai-je pas déjà fait savoir que mon nom... Qui ça ? » (H, p. 69) À travers les points de suspension, l'écriture cherche la rupture. Elle apparaît comme le moyen de figurer la séparation

avec le lieu d'origine, et se fait l'écho d'un absurde existentiel. La narration se construit sans continuité, sans liens, comme si l'ordre des choses était contingent. Ces formes aléatoires donnent au récit ses axes et ses tournures. La réalité n'est donc plus réductible à un sens unique et stable mais trouverait sa définition dans le tourbillon vertigineux de l'incertitude. Les interactions ambivalentes introduites par des séquences en italique participent à l'ambiguïté du sens. « *Depuis cinq soirs que je reviens exposer ma vie, tenter la mort, me disant : les mêmes choses aux mêmes endroits. Oui. Oui.* » (H. p. 60) L'italique ouvre des parenthèses dans le texte. Il fait vaciller le discours en créant une syntaxe parallèle. Ainsi, la typographie devient une mise en scène du désordre, une manière pour l'auteur de traduire la complexité du monde. La phrase, par sa structure suspendue, ses infinitifs juxtaposés et son rythme répétitif matérialise l'instabilité. La répétition ouvre un espace de variation, un mouvement qui perturbe la linéarité du récit et la stabilité du sens. Elle apparaît alors comme une dynamique de l'oscillation, un mécanisme textuel et un principe d'écriture. Chez Dib, le texte devient un labyrinthe qui n'offre pas de répit au lecteur mais l'entraîne dans un travail de décodage d'un sens qui ne cesse de lui échapper, un sens « continuant, allant dans l'invisible nuit qui a tout submergé de ses eaux mortifiantes » (H., p. 91). Les subordinées ne remplissent pas toujours leur fonction traditionnelle de précision ou d'explication. Elles apparaissent parfois incomplètes, suspendues sans lien logique clair. Des phrases comme « Suis-je le gardien de mon frère ? » (H p.78) ou encore « Regarde l'Ange, Habel. » (H, p. 134) sont inscrites au milieu d'une page blanche brisant ainsi le flux narratif. L'écriture s'appuie sur un réseau d'images fragmentées et de discours éclatés. La syntaxe devient le prolongement de la conscience : elle hésite, se défait, s'interrompt, comme si le langage lui-même participait de cette tension entre vie et mort, sens et silence. Ainsi, l'instabilité ouvre la voie aux écarts inconciliables, aux fractures irréductibles, à ces zones interstitielles, où se fonde la vacuité et l'absence de toute limite. Elle constitue une voie propice à l'angoisse de l'être et au développement de la pathologie borderline⁶.

3. De la dérélition à la quête du sens

3.1. L'instabilité caractérielle

Reflet d'un univers en régression, le vide introduit un hiatus dans la pensée et l'intériorité de l'être. Cette conscience qui « s'égare et perd pied dans l'effondrement vertigineux du sens », ⁷ traduit la souffrance de l'être et son angoisse devant l'inexplicable et devant la violence, la terreur et la mort. Il s'agit bien d'une pathologie du vide dans le récit

Habel où le personnage débouche sur des « trous aussi vides que le vide. » (H, p. 212) En proie à l'agitation, à la confusion et aux déchirements que provoquent en lui une ville factice et dépourvue d'humanité, Habel développe un caractère névrotique, versatile et incohérent. « Je suis aussi perdu que ce mec, là-bas, Dame de la merci. Je cherche et Dieu sait ce que je cherche. Ce qui me poursuit ? Mais qu'est ce qui me poursuit ? Le trouverai-je ? » (H. p. 88) Le doute trahit l'inconsistance du personnage. Les interrogations qui accompagnent les tensions les plus vives, traduisent les inquiétudes du sujet et son trouble. Tourmenté par l'angoisse et le manque, la conscience de l'homme dibien est marquée par une douloureuse sensation d'ébranlement. Les troubles de la pensée libèrent les pulsions inconscientes refoulées et laissent apparaître un être désespéré, confronté à une menace de non-être. En effet, Habel « avait le sentiment de se quitter soi-même. » (H. p. 133) De mot en mot, de phrase en phrase, d'un espace à l'autre, l'homme dibien perd progressivement son équilibre.

Sa confiance en soi, un sentiment qui ne lui avait pas fait défaut jusqu'à cette minute, Habel la sentit fondre.

Détresse, agonie. Lucide, il voyait l'étal de boucher sur lequel on le brisait. (H p. 58)

L'instabilité caractérielle dont il fait preuve perturbe sa faculté de communication. « Mais il est incapable de rien dire et, ne disant rien, il n'a qu'une envie : s'engouffrer dans le cœur de Sabine, y pénétrer aussi loin que possible, comme une épidémie, comme un mal inconnu... » (H. p. 32) Le pronom de troisième personne intervient alors comme écho vide d'un je fragmenté et fuyant, comme preuve de la distance irréductible qui sépare le personnage de l'autre et du monde. Le trouble psychologique se traduit également par la présence de voix totalement hétérogènes qui empêchent la voix qui dit « je » de s'approprier un lieu fixe. Dans la trame textuelle, la superposition de ces voix narratives reflète la réalité d'un moi troublé et clivé : « [...] rien ne tenait, de ce qui était écrit là-dedans, on ne savait pas qui disait je dans cette histoire, si c'était le Vieux ou si c'était cet homme d'affaires, à supposer qu'il n'eût jamais vécu. » (H. p. 214) Il apparaît ainsi que c'est le caractère insaisissable de tels énoncés qui rendent incompréhensibles l'écriture de Dib et opacifient le sens à ceux qui tentent de le saisir.

Livré à des élans subversifs, le sujet révèle une conscience où se dit et s'inscrit la déperdition et les chocs tourbillonnants. Écartelé entre deux figures féminines, Sabine et Lily, Habel fait l'objet d'une tension et d'un tiraillement épuisants. Si son corps est en possession de Sabine, son âme et son cœur demeurent habités par Lily, cet idéal féminin qu'il ne cesse d'invoquer « [...] oh, Lily, où es-tu ? [...] A présent, il faut que je croque Sabine, que je m'en bourre. Je te vois sourire de là où tu es – qu'as-tu fais de moi ? » (H, p. 24) Cette parole secrète

Mohammed Dib et le paradigme de l'instabilité dans le roman *Habel*

/ Donia MAROUB

chuchotée à soi dans la profonde intimité de son être révèle tout son inconfort. Piégé dans cette zone floue de l'incertitude, à mi-chemin entre réel et imaginaire et aveuglé par la passion démesurée qu'il éprouve pour Lily, Habel poursuit, dans un délire nostalgique, l'ombre de sa désirée :

Là-bas l'autre personne était-elle vraiment Lily ? Elle ne faisait pas un mouvement.

« Lily », ai-je dit encore à voix basse.

Là-dessus quelque chose saigna, ensuite pleura en lui. Quelque chose. Il la regardait et elle, là-bas, paraissait toujours attendre.

[...] N'y tenant plus, il se précipita à sa poursuite en hurlant :

« Lily ! ... »

Devant lui ne s'enfuit qu'une nuée flamboyante.

A un carrefour il l'aurait presque rejointe, presque tenue, si ses yeux égarés n'en avaient pas vu le rayonnement croître et revenir l'aveugler. » (Habel, p. 92-93).

Cette course effrénée derrière un être évanescant traduit le trouble qui agite l'amoureux. Le souffle passionnel entraîne ce dernier dans une recherche éperdue de Lily dont l'apparition éphémère ne laisse après son passage qu'anéantissement et folie. Cet extrait dans lequel les voix, les visions, les pensées et les figures, fluctuantes et indécidables, s'amalgament, déstabilise autant le personnage que le lecteur. Le trouble se retrouve dans la marginalité de l'écriture marquée par les points de suspension et les points d'interrogation et dans la structure narrative éclatée. La dimension agitatrice du texte dibien s'épanouit dans un jeu intermédiaire entre l'ici et l'ailleurs, le réel et l'imaginaire, la raison et la folie. Ce dynamisme inquiet qui naît d'une tension entre ce qui détruit et ce qui construit, rapproche les contraires et relie les extrêmes. Mohammed Dib fait éclater l'assurance et nous met en présence d'une réalité contrastée. Cette soif d'amour et d'absolu recherchée par Habel serait le moyen de colmater la blessure ontologique d'une modernité marquée par *l'ère du vide et de l'éphémère*⁸ pour reprendre l'expression de Gilles Lipovetsky. La crise du personnage se définirait ainsi comme une crise plus fondamentale, une crise d'ordre spirituel et éthique. Cette expérience de la perte du sens va néanmoins permettre de fonder une nouvelle conception du sens et de l'humain puisque c'est dans le non être que le personnage retrouvera le lien avec l'Être.

3.2. Vers une quête de sens

En parcourant le texte de Mohammed Dib, nous sommes conduits en creux vers l'absence de centre. Le discours drapé d'un saisissant jeu d'ambiguïté énonciative fait régner la fragmentation et vient célébrer le vertige de l'errance. Du latin *errare* qui signifie « aller au

hasard, à l'aventure », l'errance se définit dans son rapport à l'erreur, à l'égarement et implique le déplacement, le mouvement et l'instabilité. Des verbes comme « marcher », « traîner », « tournailler », « circuler », animent l'espace textuel et concourent à exprimer l'absence de lieu fixe, l'absence de centre. « L'errance crée le désert »⁹, écrit Edmond Jabès. En effet, Habel qui n'a de place nulle part, témoigne de son incapacité à se repérer et à appartenir à un lieu. « Sans savoir où il est, où il va. Sans savoir où sa marche le conduit. Seulement ce vide trop paisible où tout se met à le guetter, à le surveiller, à le suivre et le cerner. » (H. pp.155-156)

Le mouvement périlleux du personnage dibien est jalonné de ruptures, de bifurcations, de retours, de signes mystiques et de doutes. Perdu dans l'infini qu'est sa vie, Habel constate l'absence de sens et de direction de son existence. Dans *Habel*, l'impression dominante est celle de la désorientation ou de la confusion. Tel Caïn, maudit et voué à l'errance, Habel, partagé entre malaise et solitude, « se sait plus perdu que jamais même. [...] Plus que cette ville, plus que ce monde. Plus, et plus impuissant. » (H, p. 89) Toute la fragilité du personnage vient de cette tension vers un sens qui lui échappe, vers une destination qui ne mène nulle part. « Habel s'enfonce dans des rues qui sont de moins en moins des rues et de plus en plus ouvertes – sur quoi, avec leurs feux tantôt rouges tantôt verts ? Sur rien vraisemblablement. » (H p. 91) Habel explore le territoire labyrinthique dans lequel il erre et auquel il est condamné. A travers ses vagabondages fortuits, dans les rues de la ville, l'homme dibien reconnaît la perte des repères « *J'y vais-je ne sais pas pourquoi* » nous dit Habel (H. p. 45). Errance physique et errance psychologique sont intimement liées. « *Des toquades, des imaginations, mais de vrais élans, et tout aussi extravagants, tout aussi fous que n'importe quoi de fou et d'extravagant capable d'unir deux personnes.* » (H p. 36) À la fois géographique, affective et mentale, l'errance renvoie à un exil intérieur qui dit la fêlure et sa possibilisation.

Quand notre monde façonné par les hommes se révèle être un tel échec, quand le monde voulu par l'homme est cette abominable souille, cette déconfiture, cette misère... Oui. Quand certaines choses deviennent évidentes. Il faut peut-être commencer à... à les voir autrement... à chercher autre chose, ailleurs. Emprunter une voie, une voie... (H, p. 69)

L'expérience personnelle de l'exil et de l'errance est une expérience d'absolu décentrement qui favorise la reprise de soi et opère la conciliation avec l'unité divine. Elle ouvre le personnage sur la vérité essentielle de l'homme et le rend au Tout monde, à ce « dehors indifférencié » pour reprendre Deleuze et Guattari où les polarités dialectiques sont désamorçées. Car, « pour recouvrer sa propre histoire si oubliée qu'elle soit » (H. p. 44), l'homme dibien qui revient constamment au carrefour « exposer (sa) vie, tenter la mort » (H, p.62), doit rencontrer ce vide à partir duquel surgira une identité libérée du poids des

ambivalences et de la multiplicité déroutante. L'instabilité obéit ainsi à un processus dynamique de rupture et de dépassement.

À la fois clé de lecture, posture et piste d'innovation et de créativité, l'errance est une figure stimulante dans un monde incertain. Hors là, hors les murs, hors sol, hors normes, l'errance « nous invite à être », à habiter, à exister, c'est-à-dire à « avoir sa tenue hors de soi, dans l'ouverture. » [...] Voyage initiatique à la découverte de soi-même et des autres, l'errance est une épreuve qui transforme. [...] Errer c'est pouvoir créer de nouveaux liens et assemblages, fabriquer des sentiers, des réseaux et des imaginaires au hasard des rencontres, loin des routines du quotidien¹⁰.

La rupture représentée par l'exil, l'étrangeté, la déperdition et la folie amoureuse devient le moyen d'accès à un monde supérieur et le moyen de renouer avec l'Unicité. Dans son itinéraire initiatique, Habel vit l'errance, non pas comme une perte, mais plutôt comme un processus qui ne se réduit pas à un exotérisme creux mais qui va être envisagé comme un mode d'exploration d'une réalité plus profonde, une voie qui lui permet de prendre conscience d'un ésotérisme plus essentiel. La dialectique du dedans et du dehors serait donc la structure dynamique de son expérience perceptive particulière.

Dehors, dans la cour de la clinique, le ciel paraissait avoir été tendu d'or. Il était comme le reflet du ciel des anges et des bienheureux. Ce miracle bleu, avec un seul nuage d'argent au centre, gardait raison sur tout, avait le dernier mot sur tout. On pouvait lui adresser une prière. Ce que fit Habel. (H, p. 218)

L'instabilité devient ainsi une condition de possibilité, une promesse de salut et une voie de réconciliation avec soi-même, les autres et le monde. La nouvelle naissance de l'homme dibien s'accomplit par une reconnaissance du vide quintessentiel qui ouvre Habel sur la plénitude d'une spiritualité salvatrice. « Plus que le trop excellent « savoir-penser » des métaphysiciens, ce sont les démences, les arriérations, les délires, les extases et les agonies, le « ne plus savoir penser » qui véritablement sont appelés à nous découvrir ». Ce propos illustre le cheminement d'Habel qui préfère la folie de l'amour au contrôle de la raison. Mohammed Dib inscrit ainsi l'amour dans la tradition mystique en l'envisageant en tant que mode épiphanique. En effet, l'homme dibien qui décide de s'enfermer dans un hôpital psychiatrique auprès de Lily annonce, à la fin du récit, son renoncement à la suprématie illusoire de la raison : « Je n'ai que faire de ma raison. » dit-il. (H, p. 217) C'est donc à ce prix qu'Habel espère retrouver le sens de son identité et celle du monde. A l'instar de Deleuze, Mohammed Dib rêve d'une pensée sauvage et d'une expérience qui appartiendrait au monde du rythme, du mouvement et de l'intuition. « [...] On sait que l'œuvre d'art moderne tend à réaliser ces

conditions : elle devient en ce sens véritable théâtre. Théâtre sans rien de fixe ou labyrinthe sans fil. L'œuvre d'art quitte le domaine de la représentation pour devenir « expérience »¹¹. Dans le roman *Habel*, l'expérience humaine est saisie dans un mouvement d'intensités qui témoigne de l'instabilité du monde. C'est ce que Mohammed Dib met en évidence en construisant son écriture sur le principe du désordre et de l'incertitude.

4. Conclusion

Entre rupture et retour, immobilité et mouvement, vide et plein, solitude et multitude, sens et non-sens, c'est cette agitation qui donne toute sa puissance à l'œuvre. Par ailleurs, l'instabilité, chez Dib, n'est pas synonyme de désordre absolu et ne peut être envisagée dans un sens purement négatif. En effet, la prolifération des doubles, les métamorphoses, l'éclatement de la personnalité générés par la folie amoureuse, pourraient être interprétés au-delà de leurs sens immédiats, comme des voies par lesquelles l'homme dibien découvre sa nature profonde et s'ouvre au mysticisme. Nous apercevons ainsi que l'instabilité entretient une relation paradoxale avec l'ordre et l'unité. Edgar Morin avait parlé de cet « enchevêtrement inextricable des parties » en l'associant à la notion de complexité. Pour lui, « La complexité, c'est l'union de notions antagonistes : l'un et le multiple, l'ordre et le désordre, la stabilité et l'instabilité. »¹² Mohammed Dib reconnaît lui-même cette pensée de la complexité. Dans son recueil *Omneros*, il affirme que « le côté le plus clair de la vie, le côté perceptible, est certainement le plus obscur »¹³.

Références

¹ Gilles Deleuze, *Différence et répétition*, Presses universitaires de France, 2011.

² Edgar Morin, *La méthode 1, La Nature de la Nature*, Paris, Le Seuil, 1977.

³ Albert Camus, *Le mythe de Sisyphe*, Éditions Gallimard, 1940, p.18, coll. Folio.

⁴ Charles Bonn, *Lecture présente de Mohammed Dib*, Alger, Enal, 1988, p. 168.

⁵ Le concept de « l'éternel retour » est central dans la philosophie de Friedrich Nietzsche. Nietzsche hérite des Stoïciens ce concept, lesquels croyaient en une vision cyclique de l'Univers, tout revenant un jour ou l'autre. Epictète, notamment, affirmait que tout ce qui arrive est déjà arrivé et arrivera de nouveau.

⁶ « Très fréquents dans la clinique contemporaine, les états-limites se situent à la frontière entre la névrose classique et la psychose avérée. Ils souffrent d'une perturbation de leur identité, la différence entre moi et l'autre, la limite entre le dedans et le dehors étant mal assurée. De là, un sentiment de vide, une aspiration vers le rien ». A. Green, « L'étude des cas-limites » in *La psychanalyse après Freud*, Le Point, Septembre-Octobre 2013, p. 62.

⁷ Pierre Lacoue-Labarthe, *Metaphrasis*, Paris, PUF, coll. « Les essais du collège international de philosophie », 1998, p. 29.

⁸ Gilles Lipovetsky, *L'Ère du vide, essai sur l'individualisme contemporain*. Paris : Gallimard, 1983, coll. « les Essais ».

⁹ E. Jabès, *Du Désert au Livre*, Entretiens avec Marcel Cohen, Paris, Belfond, 1980, p. 101.

¹⁰ Luc Gwiazdzinski, « Un possible manifeste. Éloge de l'errance et de la désorientation », in ERRE. *Variations labyrinthiques*, Centre Pompidou Metz, p. 53.

¹¹ Gilles Deleuze, *op.cit.*, p. 79.

¹² Edgar Morin, *op.cit.*, p124.

¹³ Mohammed Dib, *Omneros*, Éditions du Seuil, 1975.

Bibliographie :

1-ADJIL (B.), *Espace et écriture chez Mohammed Dib : La trilogie nordique*, Le Harmattan, Awal, 1995.

2-BLANCHOT (M), *L'Écriture du désastre*, Paris, NRF-Gallimard, 1980.

3-CAMUS (A), *Le mythe de Sisyphe*, Éditions Gallimard, 1940, p.18, coll. Folio.

4-BONN (C), *Le roman algérien de langue française*, Paris, Le Harmattan, 1985.

5-DELEUZE (G), *Différence et répétition*, Presses universitaires de France, 2011.

6-DIB (M), *Omneros, poèmes*, Le Seuil, 1975.

7-GREEN (A), *Le Travail du négatif*, Paris, Minit, coll. « Critique », 1993.

8-GREEN (A), « L'étude des cas-limites » in *La psychanalyse après Freud*, Le Point, Septembre-Octobre 2013.

9-GWIAZDZINSKI(L), « Un possible manifeste. Éloge de l'errance et de la désorientation », in ERRE. *Variations labyrinthiques*, Centre Pompidou Metz

10-JABÈS (E), *Du Désert au Livre*, Entretiens avec Marcel Cohen, Paris, Belfond, 1980.

11-KAN (M. D), *Marginalité et errance dans la littérature et le cinéma africain francophone*, Le Harmattan, France, 2004.

12-LACOUE-LABARTHE (P), *Metaphrasis*, Paris, PUF, coll. « Les essais du collège international de philosophie », 1998.

13-LIPOVETSKY (G), *l'Ère du vide, essai sur l'individualisme contemporain*. Paris : Gallimard, 1983, coll. « les Essais ».

14-MATHIEU (M), « Mohamed Dib : errances et pèlerinages », *Itinéraires et contacts de cultures*, vol. 21-22 consacré à Mohamed Dib), 1^{er} et 2^{ème} trimestres, Paris, Le Harmattan, 1995.

15-MICHAUX (M), *Les grandes épreuves de l'esprit*, Paris, Gallimard, 1978.

16-MORIN (M), *La méthode I, La Nature de la Nature*, Paris, Le Seuil, 1977.

17-SANSON (H), « Abel et Caïn : une poétique de la mégarde », *Le témoin littéraire : réécriture chez Mohammed Dib, Thèse de doctorat, (dir.) M. Calle-Gruber, Paris VIII, 2005.*